

Dans les yeux
d'Ana

*

Du même auteur chez À vue d'œil :

L'Héritier du secret

La Promesse à Élise

Le Goût du soleil

L'Enfant rebelle

Les Rochefort

Christian Laborie

Dans les yeux d'Ana

Volume 1



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2018, et 2019.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0390-1

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Avertissement

Ce roman est une fiction. Si l'auteur a pris quelques libertés avec la géographie, certains événements et les quelques personnages ayant vécu à l'époque et qu'il a mis en scène, les faits auxquels il se réfère ont été transcrits avec la volonté de rester fidèle au contexte historique.

Prologue

Suisse, 11 août 1969

Philippe venait de boucler le coffre de la voiture et attendait impatiemment sa femme devant chez eux. Ana ne se précipitait jamais quand arrivait le moment d'un départ. Elle n'aimait pas quitter sa maison, même pour prendre quelques jours de vacances. En dehors de chez elle, elle perdait vite ses repères, comme si, soudain, quelque chose en elle se réveillait et lui rappelait combien elle avait souffert avant de ressentir cette certitude que plus jamais elle ne serait une transfuge, une étrangère.

À quarante et un ans, elle était une femme accomplie, sûre d'elle-même, qui affirmait que le destin n'était pas tracé de façon inéluctable. Chacun, pensait-elle, peut influencer sur sa vie en prenant à temps les décisions qui s'imposent et en refusant la fatalité. Lucide et clairvoyante, elle gardait toujours l'espoir de renverser les

remparts qui se dressaient devant elle depuis son plus jeune âge, depuis l'époque où son existence avait basculé dans le drame. Elle songeait fréquemment à une anecdote qu'un de ses amis lui avait racontée quand elle était encore étudiante sur les bancs de la faculté :

« Sais-tu que la mère d'Hitler avait eu l'intention d'avorter ? Tu imagines les conséquences ! Nous n'aurions pas connu toutes ces horreurs de la guerre. »

Ana était consciente qu'une telle éventualité aurait radicalement changé le cours de son existence et celui de l'Histoire. Ne devait-elle pas la vie à de nombreuses personnes qui, dans l'anonymat, l'avaient aidée, et sans lesquelles elle ne serait pas devenue ce qu'elle était aujourd'hui ?

« À quoi tient la destinée du monde ? avait-elle répondu à son ami. Peut-on appeler cela le hasard ou faut-il croire à l'intervention d'un Dieu aux volontés impénétrables ? »

Ana n'avait jamais caché à quiconque ses origines juives. Son seul nom, Goldberg, ne laissait aucun doute sur la provenance de ses ancêtres. À Lausanne, où elle avait vécu son

adolescence et où elle s'était établie une fois plongea ses études de droit à Genève, on ne lui avait jamais fait de remarques désobligeantes à ce sujet. Elle avait assumé sa judéité sans problème, sans avoir besoin de se dissimuler derrière un autre nom. Elle aurait pu se faire appeler Montagne ou Orsini comme cela avait été le cas pendant la guerre. Mais elle avait toujours arboré fièrement le nom que ses parents lui avaient laissé en héritage, le nom auquel elle devait le sens de sa vie. Lors de son mariage avec Philippe, elle avait accepté non sans mal d'abandonner son patronyme au profit du sien : Latour. Mais, sur les lettres qu'elle envoyait, elle n'omettait jamais d'y ajouter Goldberg, comme pour marquer son droit à la différence. Elle avait longtemps souffert du regard des autres, du simple étonnement de ceux qui lui demandaient systématiquement : « C'est de quelle origine, votre nom ? Allemande... ou juive, peut-être ? »

Mais avec le temps et la maturité acquise devant les difficultés de la vie, Ana s'était forgé une carapace à toute épreuve qui lui avait

toujours valu le respect, jamais l'indifférence ni le mépris.

En cet été 1969, Philippe avait décidé Ana à passer deux semaines sur la Côte d'Azur, à Èze-Village, une charmante petite commune perchée en balcon sur les flots bleus de la Méditerranée. Depuis leur mariage quatre ans plus tôt, ils n'avaient pris aucun congé, accaparés tous les deux par l'agence immobilière que Philippe dirigeait et qu'il avait héritée à la mort de son père, la même année. Celui-ci, français de souche, s'était installé en Suisse à l'approche de la cinquantaine afin d'échapper au fisc. Philippe l'avait rejoint, avec beaucoup de réticences, car il n'appréciait pas cette façon peu patriote d'agir. Mais son sens des affaires avait fini par l'emporter sur ses scrupules.

Ana était devenue son associée à part entière. Ils se partageaient les responsabilités et veillaient chacun sur un secteur d'activité. Philippe contrôlait, en qualité de syndic, la gestion des immeubles de grand standing, Ana se réservait la recherche et la vente des maisons individuelles et des appartements. À

Lausanne, ils détenaient la plus grande société immobilière de la ville. Ils employaient plusieurs dizaines de salariés et leurs locaux occupaient tout un étage d'un building dominant de sa hauteur les rives du lac Léman. Si Philippe tenait son entreprise de son père, il devait sa réussite fulgurante à Ana. Celle-ci l'avait incité à prendre des initiatives qui avaient dynamisé sa société et l'avaient hissée au rang des plus puissantes du pays helvétique.

Après le passage de la frontière à Annemasse, ils prirent la direction de Grenoble afin d'éviter l'autoroute du Soleil. Le trafic était intense à cause des camions qui descendaient vers le sud et des derniers départs en vacances. Philippe roulait prudemment. Il avait réservé une chambre dans un hôtel de Barcelonnette où il avait tenu à faire étape. Il connaissait bien la petite ville des Basses-Alpes¹ où, plus jeune, il avait accompli son service militaire dans les chasseurs alpins, juste avant de partir en Algérie et de rejoindre son père en Suisse.

1. Alpes-de-Haute-Provence depuis 1970.

Ana alluma l'autoradio.

— Ça passe mal, ronchonna-t-elle.

— C'est à cause des montagnes.

Elle stoppa net ses recherches sur sa chanson préférée, *Chez Laurette*.

— Que de bons souvenirs ! dit-elle, la voix pleine d'émotion. Michel Delpech... C'est sur *Laurette* que nous nous sommes aimés la première fois.

— Ce n'est pas si loin. Cinq ans tout juste. On l'entendait souvent à l'époque de *Salut les copains*.

— Rappelle-moi qui animait cette émission de radio.

— Daniel Filipacchi, sur Europe 1. Mais je crois qu'ils viennent de supprimer l'émission, faute d'audience.

— C'était pour les minots de quinze-seize ans. Sarah n'écoutait que ça quand elle rentrait du lycée.

— Ta fille était de son temps.

— Elle l'est restée et je ne le lui reproche pas. D'ailleurs, elle ne m'a jamais déçue. Aujourd'hui, à vingt-quatre ans, elle a brillamment terminé ses études et vient d'obtenir un poste d'assistante

auprès d'un diplomate français à l'ONU. Que demander de plus pour son enfant ?

— Elle suit le chemin de son grand-père. Tu m'as bien dit que ton père se destinait à la diplomatie ?

— C'est exact. S'il n'avait pas été juif, il aurait sans doute travaillé dans une ambassade. C'est une histoire affligeante dont je n'aime pas parler.

— Pardonne-moi, j'avais oublié.

Ana évoquait rarement ses parents, leurs origines, leur vie. Elle ne faisait jamais allusion aux années de son enfance, qu'elle gardait dans sa mémoire comme un jardin secret auquel même Philippe n'avait pas accès. En revanche, elle ne cachait pas la fierté qu'elle éprouvait pour sa fille. Elle l'avait élevée seule, après sa naissance en 1945. Elle ne lui avait compté ni son temps ni sa peine afin qu'elle ne manque de rien et n'ait pas à souffrir de l'absence du père qu'elle n'avait pu lui donner. Elle ne s'était jamais étendue devant elle sur ce sujet. Et Sarah avait toujours respecté les silences de sa mère.

Lorsque celle-ci lui avait présenté Philippe, elle venait de fêter ses dix-neuf ans. Ana ne savait pas comment lui annoncer la nouvelle.

Elle n'eut guère besoin de lui fournir les détails de leur rencontre. Sarah comprit aussitôt ce que sa mère essayait maladroitement de lui avouer.

« Tu as enfin rencontré l'homme de ta vie, s'était-elle contentée de lui dire. Je suis heureuse pour toi, maman. »

— Ta fille te ressemble, poursuivit Philippe. Elle est l'image de la tolérance et de la gentillesse. Quand je l'ai vue la première fois, je t'ai reconnue dans ses yeux. Je me suis dit immédiatement : ce sont les yeux d'Ana, le même regard. J'ai compris qu'elle ne me repousserait pas.

Philippe jeta un coup d'œil ému en direction de sa femme et, tenant son volant d'une main, lui caressa la joue.

— Fais attention à ta conduite, le rappela-t-elle à l'ordre. Ce n'est pas le moment d'avoir un accident. Si tu veux m'embrasser, arrête-toi sur le bord de la route, je n'y suis pas opposée !

— Je crois que ça peut attendre. Nous sommes loin d'être arrivés.

Ana fit mine de se vexer, puis, le sourire aux lèvres, ajouta :

— Comme c'est bon finalement d'être libérés du boulot ! Nous allons passer deux semaines

en amoureux, loin du tumulte de l'agence. Ça nous fera le plus grand bien.

— Tu te souviens de la première fois que je t'ai courtisée ?

— Bien sûr ! Comment pourrais-je oublier ?

— Tu travaillais déjà à l'agence pour mon père. Moi, je ne t'avais pas remarquée. Tu paraissais tellement sérieuse !

— Et toi tellement jeunot !

— Oh, je n'ai que dix ans de moins que toi ! Ce n'est pas énorme.

— Pour tes parents, ça n'a pas été évident de voir leur fils fréquenter une femme plus âgée que lui, qui plus est mère célibataire d'une fille de dix-neuf ans.

— Et juive de surcroît ! Même si tu étais appréciée par mon père en tant qu'assistante de direction, l'affaire était loin d'être dans le sac. C'est surtout ma mère qui tiquait sur le fait que tu avais eu une fille hors mariage.

— Ah, les préjugés !

Ana et Philippe remuaient avec plaisir leurs souvenirs tout en poursuivant leur route.

— À la soirée organisée par Jean-François, quand tu es arrivée dans ta robe longue de